

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

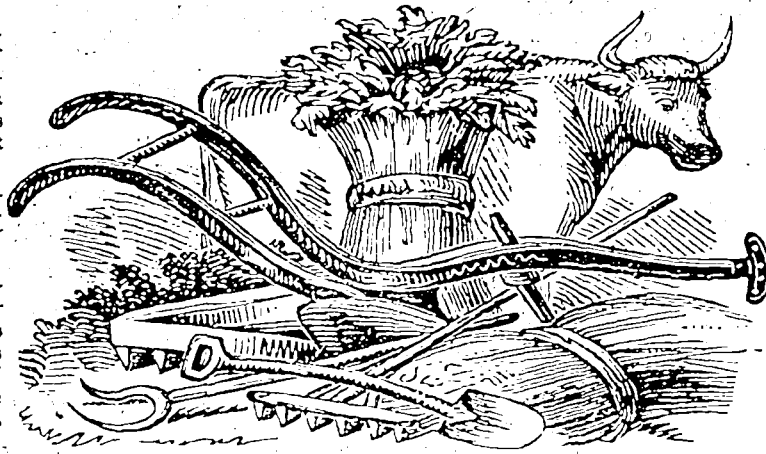
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire  
**FIRMIN H. PROULX**

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

**J. D. SCHMOUTH**

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.  
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

Chaque abonné retardataire trouvera le compte de ce qu'il nous doit pour abonnement à la Gazette des Campagnes dans le No. 17 en date du 18 avril dernier. C'est le guide le plus sûr et la formule la plus courte que nous ayons en ce moment pour inviter les retardataires à payer au PLUS TÔT.

Tous les journalistes se plaignent de ne pas être payés ; mais on comprendra facilement que n'ayant pas le patronage des grands journaux, nos ressources n'étant que dans le prix des abonnements, la gêne est pour nous plus considérable et le besoin d'argent nécessairement plus pressant.

## CAUSERIE AGRICOLE

PRÉPARATION DU BEURRE.  
(Suite.)

L'écémage et le battage fréquents de la crème sont plus importants qu'on ne le pense généralement à la fabrication de beurre de bonne qualité. On peut dire, en toute sûreté, qu'une grande partie des beurres communs ne doivent leur infériorité qu'au long séjour de la crème sur le lait ou qu'au retard apporté au barattage.

Lorsque la crème séjourne longtemps sur le lait, elle contracte un goût détestable et se couvre de moisissures. Ces moisissures sont de véritables champignons qui se nourrissent aux dépens de la substance même de la crème ; de sorte que celle-ci non-seulement devient de mauvaise qualité, mais encore diminue en quantité.

Si le barattage ne se fait que plusieurs jours après l'écémage, les mêmes moisissures se produisent, excepté lorsqu'on a la précaution de saler la crème ou de la remuer de temps à autre. Mais dans tous les cas, la petite quantité de lait, enlevée avec la crème lors de l'écémage, se coagule, et ne peut jamais être extraite entièrement. Le lait

caillé reste donc dans le beurre et l'altère en peu de temps. Si nous pouvions obtenir du beurre parfaitement pur, le salage serait inutile ; et c'est pour empêcher l'altération du lait caillé dans le beurre que l'on a recours à l'emploi du sel.

Plus le beurre est pur, plus la quantité de sel doit être faible ; au contraire plus le beurre est impur, c'est-à-dire plus il est marbré de blanc et de jaune, plus le salage doit être abondant. Ici surgit un inconvénient dont le commerce tient un compte rigoureux. Les beurres très-salés sont dédaignés par les consommateurs et le vendeur est obligé de les sacrifier. Généralement ces beurres sont vendus 1/7 ou 1/6 meilleur marché que les beurres salés avec ménagement ; c'est-à-dire que si le prix de ceux-ci est de 20 centins la livre, celui des premiers ne dépasse pas 16 à 17 centins.

Ainsi, de quelque côté que nous envisagions la question, on perd énormément en laissant vieillir la crème sur le lait et en retardant le barattage. Il est donc important de faire disparaître ces fautes en obtenant du lait le plus de crème possible. C'est ce que nous allons entreprendre.

La pratique générale des cultivateurs bas-canadiens consiste à n'écémer que lorsque le lait est caillé ; cette pratique n'est pas mauvaise ; on peut ainsi faire de bon beurre pourvu que le lait ne soit pas sûr lors de l'écémage. Voilà tout le secret. Si le lait est sûr, la crème sera mauvaise et le beurre inférieur. L'écémage du lait caillé est plus facile que celui du lait doux ; c'est là, croyons-nous, la raison principale qui a engagé les cultivateurs à donner la préférence au premier mode.

Cependant nous connaissons bon nombre de localités où l'on est convaincu que pour faire le beurre le plus fin, il faut enlever la crème avant la coagulation du lait. Ailleurs, on n'attend pas même la séparation de la crème, on place dans la baratte le lait tout entier, quelques heures après la traite et l'on brasse comme si l'on n'avait à battre que de la crème seule. Ce procédé donne un beurre supérieur, aussi

fin que celui qu'on obtient avec de la crème recueillie sur du lait doux ; mais il est beaucoup plus embarrassant. Il lui faut des barattes d'une capacité beaucoup plus considérable et plus de temps pour le battage ; aussi donnerions-nous la préférence au battage de la crème séparée du lait, pourvu que l'écémage se fit sur le lait doux.

Dans ce cas-ci, le point important est de choisir le moment où la crème est complètement montée. A cet effet, on visite souvent les vases à lait, et quand la crème est bien réunie, suffisamment ferme à la surface, on l'enlève avec précaution. L'instant le plus favorable à l'écémage varie suivant la température. Dans les journées les plus chaudes de l'été, l'écémage doit avoir lieu 24 heures après la traite et alors on doit faire deux écémages par jour. Dans les saisons moins chaudes, on peut n'écémer qu'une fois par jour tous les 36 ou 48 heures.

Il ne faut jamais retarder inutilement l'écémage ; aussitôt que la crème est entièrement montée ou lorsque le lait est caillé, tout retard est une perte. Nous savons fort bien qu'à cet égard, les opinions sont partagées. Certains fabricants de beurre prétendent que plus l'écémage est retardé, plus la quantité de crème produite est considérable. Cette prétention est un contre-sens, nous l'avons déjà fait voir ; mais lors même qu'elle serait vraie, il ne faut pas oublier la qualité du produit et les facilités de la vente. Si dans l'espérance de faire quelques onces de beurre de plus, on ne livre à la vente qu'une denrée inférieure que l'acheteur dédaignera et qu'on sera forcé de sacrifier, les profits de la spéculation seront bien diminués.

Lorsque la crème a été recueillie avec tous les soins convenables, tout n'est pas terminé : il reste encore la conservation de cette crème et sa transformation en beurre.

Il importe beaucoup de conserver la crème dans un lieu frais et de ne pas la laisser vieillir. C'est en vain que l'on aura mis en pratique les données précédentes si l'on ne suit pas les bons procédés de conservation. Avec de la crème de bonne qualité recueillie sur du lait doux on aura en main tous les éléments de succès ; cependant tout cela peut devenir inutile si on oublie d'empêcher l'altération du produit. La crème chaude moisit rapidement, donne un beurre mou, spongieux et laiteux ; la froide donne un beurre court et amer, dans ce dernier cas, le battage est en outre excessivement long.

Les beurres les plus fins s'obtiennent en battant tous les jours la crème recueillie sur du lait doux ; mais on peut encore fabriquer d'excellents beurres en ne battant la crème que tous les deux ou trois jours pourvu que, pendant l'intervalle, elle ait été conservée dans un lieu frais exempt de mauvaises odeurs.

Tous les cultivateurs savent que la transformation de la crème en beurre est quelquefois très-longue et ils ont pu remarquer qu'alors le beurre est détestable, même lorsque la crème est de bonne qualité. C'est ce qui arrive souvent en hiver et pendant les chaleurs de l'été. Dans le premier cas, la température est trop basse et dans le second elle est trop élevée.

Pendant ces dernières années, des agriculteurs, désireux de se pourvoir de tous les éléments indispensables à une bonne fabrication, se sont livrés à des expériences suivies pour connaître la température la plus favorable à la transformation de la crème. De ces expériences, il résulte que la température extérieure la plus favorable sous tous les rapports est celle de 52 à 54 degrés Fahrenheit ; que pendant le battage la crème s'échauffe généralement de trois degrés et que plus le battage est long plus le beurre est de mau-

vaie qualité. Voici d'ailleurs un court résumé de ces expériences. Dans chaque essai, on a employé une quantité uniforme de 6 pots de crème.

A une température de 50 degrés, le battage a duré trois heures, et a donné 16 livres de beurre altéré par un long battage ;

A 52 degrés, le battage a duré deux heures et a donné 16½ livres de beurre aussi parfait que possible ;

A 54 degrés, le battage a duré 1½ heure et a donné 16½ livres de beurre excellent, savoureux et ferme comme la cire ;

A 56 degrés, le battage a duré 1½ heure et a donné 16½ livres de beurre assez bon ;

A 62 degrés, le battage a duré 1 heure et a donné 16 livres de beurre mou et inférieur ;

A 65 degrés, le battage a duré ¾ heure et a donné 15½ livres de beurre mou, spongieux et laiteux.

## REVUE DE LA SEMAINE

Mardi, le 11 courant, comptera glorieusement dans les annales du Collège de Ste. Anne. En ce jour, les élèves de cette institution étaient appelés à fêter l'anniversaire de leur vénéré Supérieur, le Révérend M. Félix Buteau ; ils ont accompli ce devoir avec une allégresse, un amour et une gratitude bien dignes de l'homme sublime qui se dévoue à leur éducation scientifique et religieuse. D'ordinaire, la fête d'un Supérieur est bien belle, bien douce et bien joyeuse pour les élèves surtout ; on y fait des superbes démonstrations d'estime, de respect, de vive reconnaissance, mais elle ne dépasse pas les limites d'une fête de famille où le père reçoit avec joie les protestations de ses enfants. Les élèves du Collège de Ste. Anne ont voulu sortir des vieux sentiers battus, en donnant à la fête de leur Supérieur un éclat inaccoutumé et nous pouvons dire qu'ils ont réussi au-delà de leur attente.

Pour atteindre plus complètement leur but, ils ont appelé à leur aide les amis de l'éducation, en les invitant à une soirée littéraire, dramatique et musicale. Fidèles à leur gracieux appel, les nombreux amis de Ste. Anne arrivaient en foule, dans la salle des représentations pour être témoins de la manifestation qui allait bientôt avoir lieu.

Vers 6½ heures P.M. la bande du Collège annonçait l'ouverture de la séance par la marche *Il Trovatore*, exécutée avec toute la perfection désirable.

Lorsque les dernières notes de cette délicieuse mélodie eurent cessé de résonner à nos oreilles ravies, M. Philibert Tanguay, président de l'Académie de St. Thomas d'Aquin, se leva et prononça, au milieu d'un silence parfait, le discours d'ouverture.

Ce discours à lui seul est une démonstration complète en faveur de l'institution classique de Ste. Anne. A chaque phrase on y voit surgir l'amour le plus pur de la religion et de la patrie ; d'un coup-d'œil on comprend que ces jeunes adolescents sont déjà des hommes par la foi et par les principes.

Avec un tact, une délicatesse exquise, M. Tanguay voulant ménager l'humilité de son vénéré Supérieur, mais désirant en même temps faire connaître à son auditoire les titres qu'il avait à la reconnaissance, au respect et à l'estime de tous les cœurs bien nés, s'attacha à énumérer les bienfaits que le Collège prodigue à ses nombreux élèves.

"L'œuvre qu'accomplit le Collège de Ste. Anne, dit le jeune orateur, par l'intermédiaire de son zélé Supérieur et de ses dignes collaborateurs, est la plus noble, la plus sublime, la plus féconde en heureux résultats qu'il soit pos-

sible de concevoir. Cette œuvre, qui n'est qu'un tissu de bienfaits et qui s'accomplit uniquement en notre faveur, sans aucun calcul d'intérêt personnel, c'est l'œuvre de Dieu même, opérant par le Verbe qui a daigné habiter parmi nous, et par la Sainte Eglise Catholique, au moyen de laquelle l'Incarnation s'est continuée, se continue et se continuera jusqu'à la consommation des siècles. Si grande qu'elle soit, elle peut cependant se définir en quelques mots renfermant un sens très-profond dans leur majestueuse simplicité : elle consiste à nous élever. Je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus laconique et en même temps de s'exprimer avec plus d'exactitude....."

Alors M. Tanguay donna la signification de ce mot élever, et jeta un rapide coup-d'œil sur tout l'enseignement de l'institution. L'histoire surtout lui a fourni un des plus beaux passages de son discours.

"O mon Dieu, dit-il, que vos voies sont adorables ! Comme l'histoire nous révèle bien votre infinie sagesse ! Quel plaisir à vous surprendre, pour ainsi dire, en flagrant délit de miséricorde !..... Quoi de plus ravissant que de contempler les phases de la lutte entre votre bonté qui veut nous sauver et nos déplorables libertés qui ne veulent pas se laisser sauver !

"Oui, toute l'histoire est dans cette lutte, et, qui ne sait pas le voir, ne saura jamais l'histoire. Il faudra qu'il invente de fausses explications, qu'il groupe les faits artificiellement, et, comme il ne connaît pas le principe vital de l'histoire, lequel en relie toutes les parties, comme le sang réunit en quelque sorte toutes les parties du corps, l'histoire sera, quoiqu'il fasse, divisée par lui en tronçons qui auront une certaine vie remuante, mais qui ne pourront jamais s'assembler et faire un être vivant.

Plus loin, après avoir parlé de l'enseignement religieux, il ajouta :

"On n'efforce de nous faire bien comprendre que nous devons aimer la vérité pour elle, et que ce n'est pas nous que nous devons aimer en elle ; ou, en d'autres termes, que nous devons posséder la vérité avec humilité, parce que toute vraie vertu a l'humilité pour compagne inséparable. La conclusion que nous avons nécessairement à tirer de là, c'est que si d'autres voient des vérités que nous ne voyons pas, ou les voient mieux que nous ne les voyons, nous sommes strictement tenue d'admettre ces vérités lorsqu'elles viennent à briller à nos yeux ; que, loin de suivre le malheureux et perfidieux exemple des hommes qui se bouchent les oreilles pour ne pas donner leur assentiment à des vérités qu'ils n'ont pas vues tout des premiers, nous sommes, au contraire, obligés de les accueillir avec infiniment de respect. "Pourvu qu'on nous enseigne la vérité, écrivait le Pape St. Nicolas le Grand aux Bulgares, il ne nous importe de qui elle vienne."

Puis, passant à un autre ordre d'idées, il reprit :

"Il n'est pas inutile d'ajouter ici que si l'on prend tant de soin à nous former à la vertu, on n'oublie pas de nous rappeler sans cesse que la vie publique, de même que la vie privée, doit être sainte dans tous ses actes. Le monde politique n'est pas un milieu où le mal cesse d'être mal parce qu'il est commis politiquement. Loin de là, le mal commis dans cette région acquiert une gravité d'autant plus grande qu'il s'attaque, non plus à un simple particulier, mais à toute une communauté.

"..... L'individu n'est parfaitement heureux que quand il accomplit scrupuleusement les préceptes divins ; il en est de même pour la société, ce qui revient à dire que ceux qui la dirigent doivent d'abord respecter eux-mêmes les lois de

Dieu et de l'Eglise et veiller ensuite à ce que les autres les respectent, pour faire entrer les peuples dans l'ère du progrès véritable.

"Le progrès ne consiste point, pour un peuple, à prendre un accroissement rapide, à accumuler les richesses, à goûter la plus grande somme de bien-être matériel possible, mais à servir fidèlement le Seigneur. "Heureux, s'écrie-t-on, le peuple qui progresse matériellement, dit le Psalmiste, on se trompe : le peuple heureux est celui qui marche dans les voies que Dieu lui a tracées."

Après ce discours, M. Jean Gosselin, secrétaire de l'Académie, lut le procès-verbal de la dernière assemblée et fit son rapport pour les cinq derniers mois écoulés. Plusieurs promotions eurent ensuite lieu. Puis vint la lecture des devoirs inscrits au cahier d'honneur. Cette lecture intéressa beaucoup l'assistance, tant par le bon choix des morceaux que par la perfection avec laquelle ils étaient rendus.

Enfin cette première partie de la soirée, se termina par un discours de remerciements prononcé par M. le Président. Nous en extrayons les quelques lignes suivantes :

"Je vous ai dit combien est soigné et catholique l'enseignement que nous avons le bonheur de recevoir dans cette maison. Quelle différence entre ce qui se fait ici et ce qui se pratique dans les malheureuses écoles dont l'Europe s'est couverte depuis la fin du siècle dernier ! Les noms bénis de Dieu, de Jésus-Christ et de la Vierge Marie n'y sont plus prononcés ; ou plutôt on ne les rappelle que pour les vouer à l'exécration et se moquer de la bigoterie de ceux qui prétendent les respecter encore.

"Voyez aussi les déplorables conséquences. L'Eglise, unique dépositaire de toutes les vertus, la seule dispensatrice de tous les biens, n'a presque plus droit de cité chez aucune des puissances autrefois si catholiques ; partout la Révolution déploie orgueilleusement ses drapeaux. Depuis deux ans déjà, le dernier boulevard de la catholicité, Rome, la ville immortelle, a succombé sous ses attaques perfides, sous ses coups redoublés. Dieu sait si jamais, elle sera rendue au successeur de Pierre ! — Et Pie IX, l'auguste et vénérable vieillard qui illumine le monde comme le Vatican de ses quatre-vingts années ; Pie IX dont la voix douce et puissante vient encore de temps à autre adoucir les amertumes des fidèles et ranimer l'espérance aux cœurs désolés de ses chers enfants ; Pie IX, notre Saint Père, on le trompe, on l'abandonne, on le trahit, si déjà on ne se propose de lui faire subir le dernier supplice !

"Malheureuse Europe ! qu'est-ce donc qu'elle se prépare en laissant ainsi déshonorer l'oint du Seigneur, le Vicaire du Fils du Tout-Puissant !

La seconde partie de la soirée fut bien remplie par un drame intitulé *Les inconvénients de la paresse*, et par une gentille romance : *Le baiser de ma mère*, chantée par M. Alphonse Talbot, accompagné sur le piano par M. Edmond Paradis. Toutes ces pièces choisies avec un soin délicat, furent exécutées avec une perfection que des acteurs consommés auraient peut-être enviés.

Pendant les entr'actes, la Bando du Collège, sous l'habile direction de M. H. McKernan, exécutait les plus beaux morceaux de son répertoire. M. McKernan a droit d'être fier de ses élèves. Les difficultés qu'il éprouve au commencement de chaque année, à réorganiser la bande, réhaussent encore son mérite.

Le chant a aussi vivement intéressé l'auditoire, et M. l'abbé Grondia doit être heureux du succès que ses élèves viennent d'obtenir.

Mais à tout seigneur, tout honneur ; l'organisateur, l'âme

de cette soirée, a été comme toujours, le Révérend M. Bacon préfet des études, et c'est à lui surtout que nous devons nos plus sincères remerciements.

A la fin de la Séance, M. le Supérieur invita l'assemblée à se rendre sur *la butte*, afin de jouir du spectacle d'un feu d'artifice préparé par le Révérend M. Wilbrod Tremblay, directeur de l'école d'Agriculture. Malgré le temps humide, cette dernière partie de la fête a été très-bien remplie. Outre trois ballons et de nombreuses fusées de réjouissance, on a remarqué les inscriptions suivantes en lettres de feu, de couleurs variées : Salut—Vive Pie IX—Gloire à notre Supérieur—Honneur aux bienfaiteurs—Adieu.

### Pronostios.

On entend par pronostics la conjecture de ce qui doit arriver. Il ne faut pas confondre avec les prédictions stupides rapportées dans la plupart des almanacs et les préjugés enfantés par l'ignorance, ces marques utiles sur les changements du temps que l'expérience a mille fois confirmées, et que la physique peut expliquer.

Voici une analyse de celles dont la connaissance importe le plus aux agriculteurs, aux horticulteurs et aux habitants de la campagne en général, pour régler le temps de leurs travaux.

#### PRONOSTICS DU MAUVAIS TEMPS.

**Soleil.**—N'espérez pas un beau jour si, au lever du soleil, son disque paraît obscur ou marqué de taches. Si le vent du nord ou celui du midi soufflent à l'opposé et obscurcissent une partie de ses rayons, s'ils le font paraître concave, s'ils n'en laissent briller que le centre ; si son disque entier se couvre d'un voile bleuâtre, craignez la pluie, craignez-la encore si des couronnes ou cercles blanchâtres se montrent autour du soleil, de la lune ou des étoiles. Quand vous verrez le soleil briller d'un rouge enflammé et colorer de ses feux pourpres les nuages qui l'environnent, craignez de violents orages. Craignez-les aussi lorsque les étoiles perdent de leurs clartés sans qu'il paraisse de nuage. Si la couleur bleuâtre se mélange confusément à celle du soleil, la pluie et les vents régneront tour à tour. Si pendant le beau temps il survient un brouillard qui s'élève et forme des nuages, le mauvais temps est immanquable. Il en est de même si, au moment du lever du soleil ou de son coucher, ses rayons sont obscurcis par d'épais nuages à travers lesquels ils se développent sans peine, et ne parviennent jusqu'à nous que divisés par faisceaux. De petits nuages blancs passent devant le soleil lorsqu'il est près de l'horizon, et s'y colorent en rouge, en jaune, en vert, etc., annoncent encore la pluie. Lorsque après le vent il survient une gelée blanche qui se dissipe en brouillard, vous aurez un temps pluvieux et mal-sain.

**Tempête.**—Quand le vent change fréquemment de direction, c'est signe de tempête ; il en est de même quand le soleil est entouré de nues jaunes ; même signe lorsque les nuages qui entourent le soleil sont noirs et qu'ils le couvrent d'un voile sombre : si un ou deux cercles obscurs l'environnent également, la tempête sera plus violente.

**Lune.**—Si l'on voit que la lune soit couronnée d'un clair obscur du côté le plus noir, c'est un signe de pluie ; s'il s'élargit ou rougit, il fera un grand vent ; s'il est jaune, tempête, grêle et foudre. Si c'est en été, les cornes de la lune claires annoncent le beau temps, et le mauvais temps si elles sont troubles.

**Étoiles.**—Quand les étoiles sont plus claires que de cou-

tume, et qu'elles semblent tomber ou changer de place, c'est signe de grand vent ; si elles sont troubles, c'est brouillard et pluie ; si le vent qui a cours ne cesse alors, il pourra continuer pendant plusieurs lunes, si elles paraissent grandes et rapprochées, le temps va changer.

**Nuages.**—Plus les nuages, dans un temps incertain, se rapprochent de la terre, plus ils sont prêts de fondre en eau, les nuages qui après la pluie descendent, annoncent le beau temps.

**Pluie.**—Si la pluie fume en tombant et que par sa chute elle forme des bulles sur l'eau, c'est un signe qu'il pleuvra longtemps et abondamment ; si, après une petite pluie, on aperçoit près de la terre un nuage ressemblant à de la fumée, c'est un signe certain qu'il tombera beaucoup de pluie.

**Arc-en-ciel.**—Si l'arc-en-ciel se forme au midi avec la pluie, elle continuera plus abondamment ; si c'est du côté de l'orient il viendra du beau temps ; si l'arc est plus vert que d'ordinaire, grande pluie ; s'il est rouge, grand vent ; s'il est jaune vers le couchant, tempête. L'arc-en-ciel bien coloré annonce une continuité de pluie. Les couronnes en cercles blanchâtres qui se montrent autour du soleil, de la lune et des étoiles, sont un signe de pluie.

**Vents.**—Plus les vents tirent au nord, plus ils sont froids et insupportables, plus ils apportent de neige ; un vent méridional vacillant accompagné de chaleur humide annonce prochainement de la pluie et rend l'air plus lourd. Lorsque les vents sont près de déployer leur fureur, un bruit effrayant se fait entendre sur la cime des monts, et se prolonge par les échos ; la mer élève ses flots, son écume blanchit le rivage, le héron le gagne à tire d'aile, et annonce l'arrivée de la tempête par ses cris ; les canards et les plongeurs s'agitent dans l'eau et fuient vers leurs retraites. Si l'on entend de loin le son des cloches, c'est un signe de vent ou de changement de temps.

**Indications fournies par les animaux.**—Presque toujours, lorsqu'il va pleuvoir, on voit le canard et les autres oiseaux aquatiques plonger et replonger sans cesse, cricr et voler çà et là. L'hirondelle rase la terre, voltige bas autour des rivages, se balance sur l'eau qu'elle effleure d'une aile légère, et y baigne son plumage. Les pigeons reviennent tard au colombier. La voix de la grenouille se fait entendre plus longtemps qu'à l'ordinaire et avec plus de force au milieu des marais. Le hibou pousse des cris lugubres. Le bœuf élève ses larges naseaux, comme pour flairer les vapeurs. Les oiseaux s'appellent pour se rassembler. La fourmi s'empresse de tirer ses œufs de sa demeure souterraine. La chenille, le limacon et le ver de terre rampent sur les murs. Les brébis sont âpres à la pâture, la poule s'épluche et glousse souvent. Les corbeaux et les geais se réunissent par groupes nombreux et contrefont la voix de l'épervier, les premiers croassent beaucoup. Le pigeon voltige le matin en imitant le chant de l'alouette. Tous les oiseaux maritimes quittent leur élément. Les abeilles s'écartent peu de leur ruche, et arrivent en foule, avant le soir, sans avoir achevé leur charge. Si les pigeons reviennent tard au colombier, c'est signe de pluie pour les jours suivants. De même, lorsque les poules se roulent plus que de coutume dans la poussière. Les coqs chantent à des heures extraordinaires. Les crapauds sortent le soir en grand nombre ; les vers quittent leurs trous. Si les taupes labourent plus que de coutume, c'est un indice de pluie. Lorsque, au coucher du soleil, les nuages se forment à l'ouest et se colorent en rouge, c'est un indice de vent et de temps sec.

**Orage.**—Lorsque les mouches piquent, deviennent plus

importunes qu'à l'ordinaire et que les abeilles attaquent ceux qui les approchent, c'est un signe d'orage. Le tonnerre du soir amène un orage ; celui du matin indique le vent, et celui du midi la pluie. Le tonnerre continu annonce une bourrasque et un fort orage.

### Confection du fromage de Brie

Parmi les fromages gras qui ont du renom, celui de la Brie me plaît mieux que les autres, et n'exige pas autant de soins qu'on veut bien le dire. Écoutez plutôt : je prends un seau contenant 10 à 12 pots et nouvellement trait, j'y verse à peu près une demi-cuiller à bouche de présure, après quoi je remue et mêle bien ; pendant que mon lait caille, j'étends sur une table une natte de paille ou de joncs, et sur cette natte je place un moule en bois, percé de petits trous à sa circonférence, comme qui dirait le cercle d'un petit tamis de cuisinier. Ensuite, je retire le caillé du seau et j'en remplis le moule. Le petit lait s'en va, le caillé se réduit, et, au bout de quelques minutes, je remplis de nouveau le moule et le recouvre d'une natte de même sorte que celle de dessous, et sur cette natte j'étends une essuie-mains. Au bout de dix-huit heures environ, la pâte est assez ferme, j'enlève le moule, je remplace les nattes mouillées par des nattes sèches, et je frotte un des côtés du fromage avec une pincée de sel fin. Le lendemain, je frotte l'autre côté de la même manière, et ainsi deux jours de suite. — Voilà mon fromage de Brie ; il ne me reste plus qu'à le mettre à la cave et à remplacer tous les jours les nattes humides par des nattes sèches. Aussitôt qu'il se forme sur le fromage une espèce de mousses d'un blanc bleuâtre, je la fais disparaître doucement avec le dos d'un couteau. Dès que mon fromage est mûr, je le reconnais à la teinte jaunâtre qu'il prend, et je le vends tout de suite. C'est l'affaire de quinze jours ou trois semaines en été. — *Les veillées de la Ferme.*

### Confection du fromage de Neufchâtel

Les fromages de Neufchâtel, que l'on appelle aussi boudons, ne sont pas plus difficiles à faire que ceux de Brie ; on pourrait même ajouter qu'ils sont plus faciles, et pour le moins aussi délicats. — Je prends du lait que je n'écrème pas ; je le filtre quand il est encore chaud, et après cela je le verse dans un pot de la contenance d'une dizaine de pots, je suppose ; je verse une demi-cuillerée de présure, plutôt moins que plus, je recouvre le pot avec un morceau de laine et je mets une planche par-dessus. Le troisième jour, au matin, je cherche un panier d'osier bien propre, je le garnis d'un linge blanc, et y verse le caillé et le petit lait qui sont dans le pot. Le soir, quand le fromage est égoutté, je le retire du panier, l'enveloppe d'un linge et le charge de poids pendant un jour. Le lendemain, j'ôte le linge mouillé, je mets le fromage dans un linge sec et le broie avec les mains jusqu'à ce que ma pâte devienne douce comme du beurre. Je presse de nouveau cette pâte en la chargeant de nouveau graduellement, non en une seule fois. — Du moment qu'il n'y a plus de petit lait, je moule la pâte en en bourrant des cylindres de fer-blanc ; je pousse ensuite les fromages hors des cylindres, et je les saupoudre de sel fin en commençant par les deux extrémités. Je frotte de sel avec le plat de la main pour qu'il pénètre bien dans les fromages que j'étends sur une planche pour les laisser égoutter jusqu'au lendemain. Après cela je les étends sur des olaias garnies de paille, et m'arrange de façon à ce qu'ils ne se touchent point. Il ne me reste plus qu'à retourner souvent les fromages pour les empêcher de s'attacher à la paille, et au bout de quinze jours

ou trois semaines, lorsque les fromages se veloutent et deviennent bleuâtres, je les transporte sur d'autres olaias garnies de paille et les y place debout. Seulement, j'ai soin de les changer de côté de temps en temps. Au bout de trois semaines, quand j'aperçois des taches rougeâtres sur la peau bleue, je me dis que le moment est venu de les vendre. — *Les veillées de la Ferme.*

### Du rôle des femmes en agriculture

*Suite et fin.*

Les transformations successives qui s'opèrent dans notre culture, ses rapides développements, l'introduction des racines, les soins nouveaux multipliés que réclame le bétail, ont créé dans nos campagnes une somme de travaux auxquels il nous serait impossible de satisfaire si nous demandions exclusivement aux bras des hommes de les exécuter. — Ces bras, du reste, deviennent de plus en plus rares, de plus en plus chers. — L'émigration nous enlève les plus vigoureux ; l'attraction des villes, la domesticité dorée, les hauts salaires que leur offre l'industrie, nous privent des plus intelligents. — Il faut bien que les femmes de nos campagnes viennent à notre secours.

Les machines, en supprimant la partie de nos travaux la plus dure et la plus difficile, leur ont ouvert l'accès de l'atelier agricole.

Répandre dans le sillon la semence, de nos betteraves et de nos carottes, y déposer le tubercule de la patate, éclaircir ces plantes, les sarcler, donner de légers binages, faner les foins, réunir les javelles abattues par la faux ou par la machine à moissonner, récolter et nettoyer les racines, répandre les engrais, approcher les gerbes du tablier de la machine à battre, en secouer la paille, etc., voilà certes une série de travaux que la femme de nos campagnes peut exécuter sans excéder ses forces, sans compromettre sa santé ; — elle y trouvera, plutôt la vigueur et l'énergie qui l'abandonnent si souvent quand, se livrant aux travaux sédentaires de l'aiguille, elle perd, dans une immobilité prolongée, l'habitude de l'activité et du mouvement.

Je le dis avec un profond regret, mais il faut le dire pourtant, c'est avec bien de la peine que l'on rencontre dans nos campagnes le concours des femmes de nos journaliers ; elles répugnent instinctivement à tous ces travaux, et c'est seulement par exception que quelques-unes se sont habituées à braver le soleil, à renoncer aux douceurs du babil, au *sur niente* du coin du feu, et à partager courageusement le labeur de leur mari.

C'est là une cause puissante des difficultés que l'agriculture rencontre.

Ce mal est grand, il s'aggrave tous les jours, sous l'influence d'un système d'éducation qui éloigne de plus en plus les femmes de nos campagnes des travaux champêtres, pour les livrer aux périlleuses professions que réclame l'élégance de nos mœurs nouvelles.

Nous la connaissons tous, la profondeur de cette plaie ; — tous aussi nous devons apporter notre concours pour chercher à la guérir.

Il est encore un autre aspect sur lequel on aime à rencontrer la femme associée à nos travaux agricoles et à notre vie des champs.

C'est la compagne bonne et courageuse de ce riche propriétaire qui cherche, dans la direction ou dans l'exploitation de ses domaines, un salutaire remède contre le désœuvrement ; c'est cette femme du monde, qui en a sondé la stérilité, le danger, le néant, qui en a arraché toutes ses affections, mari et enfants, pour donner, à la campagne, un aliment à leur activité, un sujet d'étude à leur intelligence, un intérêt à leur travail ; qui a voulu resserrer les liens de la famille que le séjour des villes détend de plus en plus ; posséder, diriger ceux qu'elle aime.

Ces femmes d'élite dont nous nous enrichissons peu à peu, ont au fond du cœur le germe de cette douce et divine poésie qui se développe si bien en face des splendeurs de l'œuvre de Dieu ; — elles ont d'abord été attirées par les fleurs, ce gracieux

et charmant sourire de la nature ; bientôt, du par terre elles ont pénétré dans le verger, où, le sécateur et la serpette à la main, elles se sont essayées à l'application des leçons des Dubreuil, des Lepère et des Grœnent. Puis elles ont appris à aimer le bétail qui peuple nos étables, à s'intéresser au travail de tous ces instruments perfectionnés que nous livre l'ingénieuse industrie ; enfin elles n'ont pas dédaigné d'ouvrir nos journaux agricoles, elles dissertent avec nous des difficiles questions de notre art.

Avec elles ont pénétré dans nos campagnes le confort et les arts, auxquels elles n'ont pas renoncé ; l'habitation s'est embellie, le jardin s'est élargi, et nos échos étonnés répètent souvent de mélodieux accords. La bienfaisance et la charité ont suivi leurs pas ; les secours et les consolations ne manquent plus aux pauvres habitations du village.

Ah ! certains que nous les voulons habitées, nos chères campagnes ; nous en voulons faire une grande et seule famille.

En haut, la fortune intelligente, éclairée, ingénieuse au bien, religieuse et charitable, foyer de lumières et de bienfaits, exemple de mœurs et de vertus ; ne venant pas au milieu de nous, insouciant et désœuvrée, pour n'y délasser des fatigues et des plaisirs de la ville, et pour y refaire, dans l'abstinence, sa bourse et sa santé ; mais sédentaire, mais active, et participant à nos travaux et à nos soucis, comme à notre paix et à nos jouissances.

Puis cette classe moyenne des fermiers et des laboureurs devonous dignes de cette honorable désignation de *gentlemen farmers* : les fermiers indépendants par le capital, par le savoir et par le travail, gentilshommes vraiment, par l'intelligence et la loyauté.

C'est la femme qui, à tous ces degrés, resserrera les liens qui doivent nous unir, et réalisera ce grand programme. Adjuvons donc ceux qui sont chargés de l'initier à la vie de lui faire comprendre la grandeur de sa mission ; demandons-leur de chasser de son cœur la frivolité, vanité stérile, l'égoïsme, la rêverie, pour y placer le germe des vertus solides de la mère de famille, qui seront l'éternelle base de cette société forte et saine que nous attendons ; et à tous ces degrés aussi, c'est l'éducation, c'est l'instruction solide et sérieuse, sagement appropriée à la condition de chacun, qui, pour tous, amènera le perfectionnement moral qui devra les réaliser.

Sans doute, la transition qui doit nous y conduire est semée d'entraves et de difficultés ; sans doute elle crée souvent pour nous un état de chose dont nous n'avons pas à nous louer ; mais soyons patients, soyons persévérants. . . . Si, à bon droit, nous redoutons la démocratie ignorante et passive, ayons confiance dans la démocratie sagement éclairée, et prudemment active.

C'est elle qui dissipera les résistances et les préjugés, les impatiences et les systèmes, les vanités et les ambitions, et quand elle sera venue, nous pourrions saluer la paix, le progrès et la liberté!!!—L. GALLIÈRE.

### Ressources du cultivateur

Il faut en toutes choses, pour agir, les ressources et l'intelligence qui les met en œuvre. Plus cette intelligence est grande et plus elle a de ressources à sa disposition, plus l'impulsion donnée à toute la machine sera vigoureuse.

Certaines personnes qui savent mieux écrire et compter que penser, et qui, ne voyant et ne jugeant que de leur cabinet, ne distinguent pas l'être intellectuel de l'être matériel, s'imaginent que pour mener une exploitation agricole il ne faut être qu'un paysan, tout comme le bœuf qu'on attelle à la charrue n'est qu'un bœuf. Mais que ces messieurs ne donnent pas de conducteur, ou qu'ils donnent un mauvais conducteur à ce bœuf, et ils verront le bel ouvrage ! Il faut donc, comme nous le savons, à un cultivateur quelque chose de plus qu'on ne pense communément ; il faut qu'il sache quelque chose de plus que lire, écrire et battre du grain, ou autres choses semblables. Ceux qui bornent là son talent prouvent leur complète ignorance de la science agricole, et il serait tout aussi inutile de discuter avec eux que de parler des couleurs avec un aveu-

gle. Nous nous adresserons plutôt aux cultivateurs eux-mêmes, à ceux qui, débutant dans la carrière, ont besoin d'instruction et d'indulgence.

Nous en trouvons ici beaucoup qui, avec peu d'intelligence, ou une intelligence suffisante, mais que l'expérience n'a pas encore mûrie, prétendent d'abord à la perfection ou à ce qu'ils prennent pour elle. Trop prompts à quitter la vieille routine, ils régient de nouveaux assolements selon leur goût, ou selon des idées qu'ils ont prises dans des voyages ou dans des livres, ne pensant pas que ce qui est bon dans un endroit peut ne pas l'être partout, que ce que l'un peut n'est pas pour cela praticable pour tout autre. Arrêtés bientôt pour les obstacles, ils sont obligés de rétrograder, non sans quelque honte, souvent avec beaucoup de perte, et ils recourent, pour se relever, à cette routine tant méprisée, à moins qu'opiniâtres autant qu'ils ont été imprévoyants ils ne persévèrent dans la mauvaise route où ils se sont engagés et dont ils reconnaissent la fausseté, plutôt que de céder aux circonstances et à la nécessité. De tels hommes ne savent ni coordonner ni unir les différentes parties de leur affaire, ni maintenir dans leur culture l'équilibre entre la production et les moyens. De là tout est chez eux chancelant, en souffrance, et le tout ressemble plutôt à un amas de beaux débris qu'à un édifice complet. Ils vivent au jour le jour, imprévoyants du lendemain. La machine ne marche-t-elle pas : c'est assez pour eux qu'elle ait dû marcher.

Si un bon conseil pouvait, chez de tels hommes, n'être pas perdu, je les engagerais à s'en tenir à la culture de leurs voisins, ou à confier la direction de leur affaire à un aide habile, jusqu'à ce que le maître lui-même en sût davantage.

Supposons maintenant que l'intelligence et l'expérience soient là. Mais que peut la tête sans bras ? C'est à l'intelligence de régler un bon assolement, et c'est aux bras de le mettre en œuvre. Ici il ne faut pas perdre de vue qu'entre les divers assolements les uns exigent plus de moyens que les autres, si l'on veut en tirer tout ce qu'ils sont susceptibles de rendre. Que fera, par exemple, un homme qui manque d'argent, avec un assolement riche en plantes destinées à la vente, mais qui exigent beaucoup de main-d'œuvre ? Que lui servira de couvrir tous les deux ans ses champs de récoltes fourragères et de racines s'il ne peut se procurer le bétail pour les consommer ? Qu'avec de mauvais attelages, de mauvais équipages, il entreprenne de grands travaux : il les exécute mal ou succombe sous le fardeau.—SCHWERY.

### Oiseaux de basse-cour

LA FONTE.

(Suite.)

Il en est de l'aptitude à produire les œufs comme de toutes les facultés animales ; elle a des degrés fort divers et se montre plus ou moins développée suivant la race et suivant les individus. Il y a des races réputées bonnes ponduses, comme il y a des races réputées bonnes laitières ; et parmi celles-ci il y a encore à choisir les animaux les mieux doués pour en former des troupeaux d'élite dans lesquels on trouve à la fois les producteurs et les reproducteurs les plus précieux.

De même que l'engraissement ne peut se faire avec profit, ou tout au moins avec un profit égal sur tous les sujets indistinctement d'une race donnée, de même on ne conserve pas à la ponte, avec un avantage égal, indifféremment toutes les poules d'un même élevage. Et si l'engraissement lucratif ne peut s'obtenir qu'à la condition d'employer en quelque sorte toutes les fonctions de la vie étrangères à l'acte de la nutrition, il en est absolument de même des reproductions des œufs chez la ponduse par destination.

C'est que dans l'économie animale, et tout le monde est d'accord sur ce point, un produit n'est abondamment fourni que par l'exaltation fonctionnelle de l'appareil organique qui en est chargé. Poussé dans ses conséquences extrêmes, ce principe conduit, autant que cela peut être compatible avec la santé, à imposer à tous les autres appareils le silence et la dépression. Alors la plus grande somme des forces vitales converge en une suprême résultante appliquée toute entière à la formation du produit.

Chez la pondeuse, ce produit est l'œuf, comme chez laitière abondante ce produit est le lait, comme chez l'animal de travail ce produit est la force musculaire, etc.

L'abondance du produit emporte avec soi une conformation spéciale. Celle-ci elle-même est due au développement le plus large et le plus complet de l'appareil organique dont la prédominance, en déterminant l'aptitude assure l'abondance du produit. Cela étant, on s'explique que les poules les plus fécondes, de mères en filles, portent certains caractères ou certains signes qui ne se rencontreront pas aussi prononcés chez les pondeuses médiocres des races peu fécondes. C'est ainsi que les races laitières ont une conformation spécialisée par leur destination même, et que certains signes particuliers décèlent le degré d'aptitude, à donner abondamment ou peu, pendant longtemps, ou seulement pendant une période plus courte.

Cependant la connaissance exacte de ces signes ou de ces caractères ne laisse pas que d'offrir beaucoup de difficultés. Nous croyons à leur existence, nous venons de le dire, mais il n'est pas aussi simple de les apprécier que quelques écrivains se sont plu à l'assurer.

« De même que l'ombre suit le corps, a dit L. Prangé, et que l'aiguille trahit le mouvement intérieur de l'horloge, de même la crête, le disque, les barbillons et la forme de l'anus font présager, par les signes qu'on peut y rencontrer, les changements, les actions, les excitations des organes générateurs. »

Encore une fois, cela doit être, mais reste toujours la difficulté de reconnaître et d'interpréter ces changements divers. C'est moins aisé, à coup sûr, que de voir l'ombre qui suit le corps, que de lire sur un cadran les marques de l'aiguille emportée par le mouvement intérieur de la machine. C'est le sentiment de beaucoup de praticiens et de M. Ch. Jacque entre autres. En effet, nous lisons dans le *Poutailler* cette phrase :

« Quant aux signes auxquels on peut reconnaître les bonnes pondeuses, nous les croyons au moins douteux, car des sujets complètement dépourvus de ces signes soi-disant infaillibles, indiqués et recommandés par plusieurs auteurs, possèdent les mêmes qualités prolifiques que les sujets les mieux pourvus. »

EUGÈNE GAYOT.

(A continuer)

### S'occuper des intérêts agricoles

La *Revue d'économie rurale*, au sujet d'une assemblée de la Société centrale d'agriculture en France, fait les réflexions suivantes :

Il serait bien temps que l'on s'occupât sérieusement de l'agriculture, cette bonne mère nourricière que l'on délaisse sans savoir pourquoi, alors cependant qu'elle a tant de tendresse pour tous ses enfants, sans distinction. L'Etat ne peut pas tout faire, c'est évident ; mais il peut largement venir en aide à l'entreprise individuelle qui est impuissante pour faire le bien et pour résoudre ces grands problèmes sociaux qui présentent le plus souvent de graves difficultés, surtout au point de vue de l'application. L'industrie agricole est assez vaste pour qu'elle s'adresse à tous les intérêts, à tous les dévouements et qu'elle réunisse tous les efforts pour accroître la production, pour en diminuer le prix de revient et rendre ainsi la vie matérielle plus facile et moins chère. On a beau dire, beau faire, c'est à l'agriculture seule qu'il appartient de résoudre cet important problème. . . . »

Nous lisons plus loin, dans le même journal :

« . . . Il est vrai que les habitants doivent s'attendre, dans le temps où nous vivons, à ce que leurs véritables intérêts soient négligés. Ces derniers seront toujours mal traités tant qu'ils ne choisiront pas pour leurs représentants les vrais amis de l'agriculture, et non pas de ces hommes qui ne rêvent que politique pour donner satisfaction à leurs ambitions. »

Que le mot d'ordre que chaque cultivateur ait à adresser à celui qui sollicite son suffrage pour les élections, soit celui-ci : *Qu'avez-vous fait pour l'agriculture ?* Si vous êtes convaincu que cet homme a réellement travaillé dans les intérêts de la classe agricole, ce doit être celui de votre choix. S'il n'est pas l'ami intime des intérêts agricoles et de vos droits les plus sacrés, pas d'affaire.

### Petite chronique

— Les anciens élèves de la seconde année de l'école d'agriculture de Grignon, en France, ont dû faire dans le mois de mai une excursion agricole qui devait durer dix jours, dans la Brie, la Beauce et le Perche, sous la direction de M. Dubost, professeur d'économie rurale, Elicabède professeur d'agriculture, et André Samson professeur de zootechnie. Les anciens élèves étaient admis. Les chemins de fer ont accordé une réduction de moitié sur le parcours.

— Les émigrations, dit la *Revue d'économie rurale* de Paris, ont lieu en Irlande d'une façon effrayante pour ce pays. Une compagnie américaine établie à Dublin et dans d'autres villes facilite les émigrations par un prix de transport très-réduit. On voit chaque jour partir des familles entières. La population qui, au commencement du siècle, était en Irlande de 7,800,000 habitants, est aujourd'hui réduite à 6,500,000. On compte déjà dans les Etats-Unis près de 4 millions d'Irlandais ou fils d'Irlandais. Il est vraiment étonnant que cette grande question de dépopulation ne préoccupe pas plus sérieusement le gouvernement du Royaume-Uni. — Que voulez-vous, quand partout on a le goût des voyages ! !

— L'Hon. Ministre de l'Agriculture, M. Archambault, prépare en ce moment un plan de réformes ou améliorations pour la Ferme-Modèle. Il se propose d'établir une fromagerie et une fabrique de sucre de betteraves — une industrie agricole.

— La Suède et le Canada sont logés à la même enseigne : le gouvernement Scandinave offre un prix pour le meilleur essai sur le moyen d'arrêter l'émigration rurale de ce pays. — Encore l'instinct des voyages dans ce pays.

— L'Exhibition agricole et industrielle de la ville Electorale de Sherbrooke aura lieu en cette ville, cette année, le 24 septembre prochain.

— Le gouvernement de Québec a choisi les messieurs dont les noms suivent pour le représenter dans le bureau des directeurs du chemin de colonisation du Nord : l'hon. A. Ouimet, l'hon. Ls. Archambault et M. C. A. Leblanc, C. R.

— Le *Canadian Illustrated News*, tout en félicitant le Département de l'Agriculture de la Puissance d'Ottawa sur les efforts tentés pour attirer l'immigration, regrette qu'il soit fait si peu pour retenir dans le pays nos nationaux ; c'est certainement une erreur de ne pas s'appliquer à trouver des moyens efficaces pour retenir notre population ici. Ne serait-il pas à propos, dit ce journal, de venir au secours des colons du Saguenay, qui ont été si rigoureusement éprouvés ; n'ayant ni grains, ni récoltes, ces colons manqueront de nourriture et seront nécessairement obligés de quitter le pays. Il est sage d'encourager l'immigration, mais il l'est également d'empêcher nos propres colons d'abandonner leurs terres pour aller à l'étranger. »

Donner à nos colons les moyens de conserver leurs terres, même de les améliorer, devrait être, suivant nous, le premier devoir de nos gouvernants. Améliorer sans cesse nos procédés agricoles, doit se trouver en tête de tout programme social. La raison de cet appui devrait être tout simplement dans cette première condition : que pour être capable de toute action, il faut vivre ; rien dès lors plus pressé que de pourvoir à ce besoin. Cette vérité est des plus banales, et cependant l'agriculture est traitée à l'égal de l'air qu'on respire. Elle est tellement indispensable, qu'on pense qu'elle n'a pas besoin de protection. Il faut de toute nécessité l'action de nos gouvernants pour donner à l'agriculture tout l'essor possible afin que notre population rurale puisse alimenter les marchés nombreux qui seront ouverts par les chemins de fer qui sont en voie de construction.

L'Etat doit user de sa haute initiative et du budget dont il dispose pour inciter, encourager, guider, faire ce que nul autre que lui ne pourrait entreprendre en faveur de l'agriculture.

Qui devrait, si ce n'est l'Etat, répandre parini la population rurale ces journaux agricoles dont il peut si facilement favoriser la publication ?

Qui devrait, si ce n'est l'Etat, faire exécuter sur une large échelle des essais et des expériences agricoles dont les frais et les avances ruinerait les particuliers les plus riches ?



L'Etat, toujours l'Etat, dont l'influence ne peut manquer de grandir en raison de la bienfaisante influence qu'il fera rayonner dans toutes les directions.

Mais, en dehors de ces choses que l'on peut appeler gouvernementales, il faut laisser aux individus le soin de développer virilement leur intelligence et leur travail. Là se trouve tout ce qui fait les riches pays, les hautes vertus et les grands peuples.

Que l'attention de nos hommes d'Etat se tourne donc vers l'agriculture : science de tous les hommes et de toutes les opinions ; qu'ils favorisent le travail de la terre, *notre mère commune*.

**LES CORNICHONS CONTRE LA PETITE VÉROLE.**— Un médecin allemand prétend que la petite vérole provient de la trop grande quantité d'albumine qui existe dans le sang, et que le moyen le plus simple de combattre cet ennemi, est de manger des viandes salées, des cornichons et autres substances contenant des acides, et d'éviter de manger du sucre et des bonbons, et de boire du thé et du café.

## RECETTES

### Arrosage des arbres et légumes avec une solution de sulfate de fer

Voici une découverte assez curieuse au sujet de laquelle des expériences peuvent être faites facilement. Un cultivateur a remarqué qu'en arrosant les légumes et les arbres fruitiers avec une solution de sulfate de fer, on obtenait des résultats assez extraordinaires. Des sèves gagneraient 60 pour 100 en grosseur et le goût serait plus savoureux. Le poirier est l'arbre fruitier qui profite le plus de ces arrosages.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette assertion ? peu de chose probablement. Il ne faut pas moins faire des essais.

### Nouvelle solution insecticide

La solution suivante fait périr immédiatement les pucés, les punaises, les fourmis, les vers qui attaquent le bois, etc. On prend une pinte d'eau, une cuillère à café de quassia en poudre et 1 once de gros savon ; on mêle et on fait bouillir le tout pendant cinq minutes. Il suffit d'humecter de cette solution avec une éponge ou un pinceau, les endroits infectés de ces sortes d'insectes pour obtenir aussitôt l'effet désiré.

On peut acheter le quassia chez les droguistes à raison de six sous le paquet.

## MOULINS A COUDRE DE BANNER

Prix variant de \$5 à \$10, \$25, \$40 et \$60.

Chaque Cultivateur tant soit peu à l'aise devrait s'empresser d'acheter un des célèbres Moulins à Coudre de Banner, manufacturés par la Compagnie des Moulins à Coudre de Banner, à

### SHERBROOKE, P. Q.,

à des conditions faciles, en payant une partie du prix comptant et la balance par paiements mensuels.

C'est le moulin à coudre le plus simple et le plus facile à mettre en opération. C'est aussi celui qui fait le moins de bruit de tous les moulins construits jusqu'à ce jour. Rien dans le mécanisme pour embarrasser les Dames.

Chaque famille devrait avoir le sien.

M. J. Belleau, marchand, a accepté l'agence à la Rivière-Québec pour la vente de ces moulins à coudre.

On peut aussi se procurer ces différents moulins à coudre, à Ste. Anne de la Pocatière, en s'adressant au Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*.

S'adresser par lettre à JOHN RUTHVEN, agent voyageur-général, à la Rivière-du-Loup, comté de Témiscouata.



## TERRITOIRES DU NORD-OUEST

Après le 25 JUIN prochain, les émigrants seront envoyés au Fort Garry au tarif suivant :

### TORONTO AU FORT WILLIAM.

Adultes, \$5 ; enfants au-dessous de 12 ans, \$2.50 ; 150 lbs. bagages sans frais. Bagage extra, 35 centins par 100 livres.

### FORT WILLIAM AU FORT GARRY.

Émigrants, \$15 ; enfants au-dessous de 12 ans, \$8 ; 150 lbs. bagage particulier, sans frais. Bagage extra, \$2 par cent lbs. (On ne peut prendre de chevaux, bœufs, fourgons ou lourds instruments aratoires.)

### MANIÈRE DE VOYAGER.

Par Chemin de Fer, de Toronto à Collingwood ou Sarnia.

Par Vapeur, de Collingwood ou Sarnia à Fort William.

45 milles en voitures du Fort William au lac Shebandowan.

310 milles de navigation interrompue en bateaux non couverts, du lac Shebandowan à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois.

95 milles en chars ou wagons de l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois au Fort Garry.

Entre le Fort William et le Fort Garry, on s'occupera des tentes à élever pour la commodité des émigrants lorsqu'il y aura portage. Les passagers devront se pourvoir contre le besoin. Néanmoins on fournira des provisions au prix coûtant au Lac Shebandowan, Fort Francis et à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois.

### BILLETTS POUR LE FORT GARRY VIA FORT WILLIAM.

On peut se procurer des Billets à Toronto, aux Stations des Chemins de Fer Nord, Grand Occidental et Grand Tronc.

Les émigrants sont priés de prendre avis que les bagages sont limités à 150 livres, poids voulu pour les portages, et ce bagage ne doit pas excéder 450 livres pour chaque émigrant.

Après le 1er août prochain, sur la Route de la Rivière-Rouge, on pourra se charger du transport des articles plus lourds.

Par ordre,

F. BRAUN,

Secrétaire.

Département des Travaux Publics }  
Ottawa, 30 mai 1872. }

## CHAMBRE PROVINCIALE DES NOTAIRES

AVIS est, par les présentes donné que, mercredi, le trois mai prochain, à 11 heures A. M., il y aura à Québec, dans une des salles de l'Université-Laval, une assemblée des membres de la Chambre Provinciale des Notaires, et qu'alors Philippe Beaulieu, de Kamouraska, clerc-notaire, se présentera devant la dite Chambre pour être admis à la pratique du Notariat.

Québec, 11 juin 1872.

J. B. DELAGE,

S. C. P. No. 2

## TERRE A VENDRE

Le soussigné nous prie d'annoncer qu'il vendra une magnifique terre, avec bâtiments, animaux, instruments d'agriculture, etc.

Elle est située au Détour du Lac Témiscouata, sur un site le plus pittoresque, au bord même du lac. Cette propriété peut à juste titre être appelée une ferme-modèle. Ceux qui auraient intention de devenir propriétaires d'une exploitation agricole qui ne la cède en rien, en fait d'amélioration, ne devraient pas retarder à s'adresser directement au soussigné pour connaître les conditions de vente.

EDMOND TÊTU,

Détour du Lac Témiscouata.